

AVSD

L'IMAGE VÉRITÉ

C'était il y a un peu plus de quinze ans et je trempais déjà mon biscuit. Littéralement : je trempais mon biscuit Prince dans un verre d'Oasis, ces boissons mi eau, mi jus de fruits, mi sucre par dessus tout. Deux produits qui nous semblaient si purs et si doux à fondre sur nos palais et pourtant, qui pulvérisaient nos goûts à grand renfort de glucide et nos corps en pleine croissance avec un programme en une seule et unique étape : sevrage du consommateur dès son plus jeune âge. Je trempais mon biscuit pour l'amollir, en croquais le pourtour canelé, avant de me régaler du cœur chocolaté. C'était ma petite marotte, un point cardinal quotidien de mes huit ans. Toujours le cassant en deux parties égales afin de pouvoir en tremper l'extrémité dans le jus par le bâillement du verre, puis après l'avoir déposer sur ma gueule avide, presser le mélange amolli contre le fond de mon palais avec l'aide d'une langue déterminée et salivante, avant de l'engloutir d'un seul mouvement, rendant le travail des dents pratiquement inexistant. Dans ce temps, je rentrais de l'école et m'installais dans ce salon étranger, mais avant toute chose, je recevais mon hostie, bienheureux, et un peu du sang du Christ 2000. En fait, je devrais dire nous, car son fils et moi rentrions chez ma nourrice, nous nous installions devant notre goûter glorieux, puis nous regardions la fin de dessin-animés mal coordonnés avec nos horaires d'écolier (ou peut-être au contraire, était-ce fait exprès), avant que ne commençait une émission à vocation éducative et culturelle dont encore aujourd'hui, chacun de nous pourrait, si ce n'est en citer les quatre personnages joués par des adultes professionnels (et je compte ici parmi eux le chauffeur qui, de ce laboratoire monté sur roues dans un réel trente trois tonnes qui sillonnait chaque jour toute la France comme l'attestaient les images du générique, n'était en réalité qu'une entité fictive et donc n'ayant jamais parue à l'écran ni prononcé une phrase de dialogue, mais auquel s'adressait le laborantin à lunettes pour créer une certaine cohérence au sein du maigre cadre scénaristique de l'émission qui, lui-même reposait sur le présupposé que ce même laboratoire était mobile et suivait les déambulations des deux autres acolytes envoyés sur le terrain, pour étayer les allégations des spécialistes par des démonstrations et expériences pseudo scientifiques du binoclard à base de décors peints et de jouets, alors qu'en fait, ce laboratoire n'était installé qu'au sein vraisemblablement des studios de la chaîne, et non logé comme on nous le faisait insidieusement croire alors, dans la remorque d'un véritable camion [la révélation suivante, pourrait figurer en une note de bas de page mais étant donné la probable brièveté du texte en cours d'écriture, elle figurera entre crochets tels des propos qu'on ne prête pas à son écrivain mais qui le sont néanmoins et même à un titre plus personnel ; cette révélation, je disais donc, me rappelle le nombre difficilement quantifiable de secrets révélés avec le temps aux jeunes esprits bernés que chacun de nous a incarné. Je veux dire, personne à nos âges ne pouvait s'imaginer le paradigme de cette émission comme mensonger et fabriqué de toute pièce, surtout

compte tenu de l'audience candide visée. Tels les banals trucages utilisés à la télévision ou les tours de passe-passe qui avaient cours sur nos esprits naïfs, nous voulions simplement y croire et croire à ce qu'on nous montrait comme une réalité : quand en traversant un portail au milieu d'un livre Bastien découvrait le monde de L'Histoire sans Fin ou quand Harry au travers d'un mur trouvait sa voix magique dans la réalité de King's Cross, nous pensions tout cela possible, à notre portée bientôt révélée, dans notre monde améliorée, une réalité enfantine fortement déformée par un imaginaire débordant mais non irrationnel. L'auteur faisait parti de ces enfants qui voulaient y croire pour des raisons qu'il ne reconnaissait pas alors – ou du moins ne s'en rendait-il pas tout à fait compte – le monde imaginé était une voie d'échappatoire à la réalité pesante qu'il traversait, et quand après des années d'errance, aucun livre ne l'avait aspiré, aucune lettre d'école magique n'avait révélé sa véritable engeance pour le délivrer de son cauchemar bien réel, il s'est logiquement recroquevillé dans un coin tout petit de l'existence et sans faire beaucoup de bruit, a commencé à payer la rançon de l'humanité. Mais ce que je veux dire vraiment, c'est pourquoi des adultes inventeraient un tel concept d'émission censée démystifier aux esprits les plus candides les mystères scientifiques de ce bas-monde quand elle est elle-même une supercherie montée de toute pièce ?), bref nous disions donc, un air dont chacun de nous, pourrait toujours en fredonner la mélodie, le thème composé pour son générique et qui rime encore dans nos esprits avec le savoir infinitésimal et la connaissance dilapidée par les blouses blanches aux jeunes têtes blondes occupées à explorer leurs trous de narine. Ce qui me revient à l'esprit maintenant, c'est encore que malgré les thèmes traités par ces programmes parmi lesquels on pouvait compter, à titre d'exemple, les éruptions volcaniques, le fonctionnement des centrales énergétiques, du cerveau, de la photosynthèse ou que sais-je, et dont il me reste un souvenir plus que vague ; des faits démontrés, des enseignements délivrés par ce forcené pédagogue myope astigmatique aux bambins déjà téléspectateurs assidus que nous étions, il ne me reste ou rien ou une connaissance si profonde et enracinée en moi que j'en méconnaissais l'origine et qu'elle m'a semblé livrée avec le package de base de : Mille et une choses que vous savez probablement déjà sur la vie (starter pack offert pour toute nouvelle acquisition d'un charmant futur paumé chialant dans ses propres excréments [au sens plus généralement figuré]). Cette émission était pourtant notre unique réconfort. Après une journée harassante de multiplications des pains, de lecture du disque solaire, d'assimilation des dates – quinze cent quinze Marignan [je le répète encore machinalement, pour la poésie] – dont nous ne comprenions ni le sens, ni les tenants et aboutissants historiques officiels (donc encore moins officieux), reposant enfin nos cartables d'une dizaine de kilos et nos scolioses, nous avions droit à quelques minutes de dessin-animé débile, puis sans nous laisser le temps de rechigner à notre programme éducatif divertissant avant d'attaquer la sempiternelle séance de devoirs bâclés, expédiés par dessus la jambe quand ils fussent tout sauf des mathématiques, qui me tenaient éveillées de longues heures encore,

jusqu'au souper, et n'auraient pas fini de me créer des problèmes. La vie est une sorte de calcul, n'est-ce pas ? Enfin, tout était prêt. Nous accourions nous lover dans les canapés de cuir dont le revêtement vieillissant craquelait par endroits et laissait apparaître les rides d'usure des milliers d'heures de fessiers reposant là, simplement, dans l'abrutissement et la passivité les plus complets. Sur la table basse, au cadre boisé et au centre carrelé, nous venions préalablement installer nos deux verres (c'étaient anciennement deux verres à moutarde de marque, qui contenait en leur temps sans doute une Mi-forte de Dijon ; ces verres cerclés d'un anneau de colorant vert en leur base s'écaillant au fur et à mesure des lavages, étaient communs à notre époque et je suppose qu'on en trouve toujours de semblables dans nos rayons de supermarchés, aussi il ne m'était pas rare d'en rencontrer les frères ou cousins éloignés pas plus loin que chez ma tante, qui préférait de son côté la moutarde à l'ancienne, ou d'autres personnes familières qui comme ma tante et moi, ne savouraient une bonne viande qu'avec une délicate noix jaunâtre [par ailleurs, deuxième aparté, je puis ajouter que c'était toujours un plaisir de finir un de ces pots à moutarde enfin vidé de sa substance et qu'on mettait à tremper dans l'eau chaude de la vaisselle afin de le transformer en verre à boire et que s'en décolle – plus ou moins proprement – l'étiquette. Avec quelque anticipation et un choix judicieux au moment de l'achat, vous pouviez vous confectionner un véritable service de verres, feu moutardiers, et qui s'ils ne payaient pas de mine ou ne faisaient pas montre de force gravure raffinée ou d'une qualité de matière première exceptionnelle, n'en restaient pas moins fonctionnels et passe-partout pour des pots à moutarde à la retraite, du moins si vous ne vous rabattiez pas sur ces ignobles petits godets pour enfants, imprimés à l'effigie de personnages, hier à la mode, aujourd'hui dépassés, et dont pour sûr vous ne pouviez pas compléter votre collection de six verres uniques car malgré sa moindre contenance, le roulement des personnages illustrés en magasin restait trop fréquent pour en compléter la collection, mais c'était une manière d'inciter un public juvénile toujours plus large à tanner ses parents afin de goûter d'abord à la moutarde à tous les repas avant de réaliser son tarissement trop insignifiant au sein du pot et sa péremption trop lointaine, pour finir à la lécher jusqu'à la lie afin d'en pouvoir délivrer le contenant et le laisser se transformer en un futur calice dont une fois le verre lavé, vous ne vouliez plus entendre parler car vous étiez devenu complètement dégoûté par le piquant sucré de la moutarde douce, et qui lors d'une réception familiale quelconque, faisait quand même, il faut bien l'avouer, nettement moins classe que les premiers verres au col vert sus-mentionnés]), puis revenions ensuite cahin-caha avec le paquet de biscuits et la bouteille de deux litres de sucre rafraichissant avant de nous reposer enfin de notre dure journée au contact d'une vraie ou fausse peau tannée encore couinante (l'émission n'en a jamais parlé). Je ne sais plus combien nous ingérions de biscuits chacun, et à dire vrai, cela n'a point d'importance car cette statistique a peut-être même fluctué durant le nombre d'année qu'elle a perdurée ni ne semble avoir influé sur nos masses corporelles à tous les deux de manière

significative, et pour ne rien simplifier, je ne me souviens plus si c'est en moitié de biscuit trempé ou en entier que je comptais alors mais toujours est-il, qu'en d'autres temps, certains se souvenaient par le biais de madeleines fameuses délicatement imbibées de thé, ainsi que les préparaient Léonie pour son petit neveu timide, qui n'étaient pas sans copier, à moi, ma fameuse recette. Et sans pour autant annoncer une quelconque prédestination filée avec la littérature, car par la suite, je n'ai jamais eu la prétention de replonger dans le temps passé avec mon ramassis désagrégé de gâteau bon marché (d'autant que je n'y ai pas regoûté depuis, j'en salive à peine) mais cette quinzaine d'années ayant coulées le long de mes rides naissantes, je me rappelle enfin cette curieuse manie gustative (celle-là parmi tant d'autres qui me rendent un peu honteux à chaque fois que je les évoque), cet âge jadis qui n'a sans doute de valeur que pour moi, dans la mesure où je l'ai vécu et où il m'a fait aussi imparfait que je suis, mais je vous ai tenu si longtemps la jambe avec des recettes juvéniles, des habitudes et un décor animé en espérant secrètement qu'un de ces éléments puisse entrer en résonance chez vous, car un certain jour, je ne sais pas s'il est juste de dire de lui qu'il était triste, mais un certain jour, ce monde a changé.

Où étiez-vous ce onze septembre ?

Il n'y avait ni dessin-animé, ni lunettes à double foyer en train de nous expliquer ce qui se passait sur nos écrans avec des schémas grossiers et colorés. Nous étions déçus car le monde adulte nous avait volé une des plages qu'il nous allouait d'ordinaire. C'était une plage confortable, qu'aucun parent ne venait envahir avec sa droite et sa gauche ou son chômage, et puis vous l'avez utilisé pour nous montrer des heures durant, en boucle, des informations avec des alarmes, des témoignages rescapés, des spécialistes dépassés, c'était le jour où vous avouiez que finalement, le monde des adultes ne tenait pas à grand chose de se casser le nez. Et c'est ce qu'il a fait plus tard, dans les circonstances qu'on sait. Les déclarations de monsieur untel, les présidents des gentils, les revendications des méchants, les soldats blancs qui viennent rétablir la paix et la sécurité pour tous contre la volonté des vilains fanatiques bronzés, tout devait nous sembler clivé, limpide, simple et lointain pourtant, l'Amérique ce n'était que des films pour nous. Seulement, c'était compliqué, et la réponse de certains n'auraient pas dénoté avec ce que nous connaissions dans les cours de récré. En fait d'horreurs que vous ne cessiez pas de reprocher à nos fictions (les japonaises étaient les plus ciblées), nous avons le droit, quelques jours seulement après notre rentrée des classes, aux images les plus terribles et marquantes depuis bien des générations. Je revois encore très clairement en moi les centaines de personnes tentant d'échapper à la mort – ainsi que Wallace l'avait illustrée pour parler du suicide quelques années auparavant, car c'étaient des suicides [j'ai relevé ce passage d'Infinite Jest] – « en sautant par les fenêtres du building en feu, en je ne sais pas, pensant qu'ils allaient faire un trou dans le sol et s'en sortir comme dans les cartoons ». Je ressens la même incompréhension quand en direct, un deuxième avion vient enfoncer le clou dans la tête de millions

de gens déjà traumatisés. J'entends de nouveau ces derniers appels passés par des passagers au seuil de la mort, à un proche quelconque et impuissant, dans un état de panique et d'hystérie générale glaçante à bord de leurs appareils détournés et mitraillés qui s'écrasent un à un. Et ce sera toujours le même effroi de voir les deux piliers de l'économie de marché (à laquelle des années plus tard j'essaye de me soustraire) s'effondrer l'un après l'autre en soulevant des nuages de poussières et des tonnes de gravas, répandus dans Manhattan, ville de nos Tortues Ninja, vaincues par KO par deux ou trois charters qui nous emmenaient au soleil chaque hiver. C'était sans doute trop pour tous leurs super héros d'ailleurs. Ces kids qu'on avait fait grandir avec la croyance de l'existence rassurante de ces derniers gardiens des valeurs nobles... on n'a vu aucun Superman ce jour-là (j'ai appris bien plus tard qu'on avait fait un poème pour sa mort, mais bien avant ça, en 1979). Nous ne pouvions rien en fait. Personne ne pouvait rien. Pas même le peuple fier qui a dicté cette politique impérialiste et capitaliste, semé son vent de merde par delà la planète, changé la face du destin de l'humanité, et maintenant meurtri en son cœur symbolique. Pas même de l'autre côté, les Cheikhs, les Shahs, les Imams, les musulmans, ou simplement les croyants de tout bord car ce n'était pas une question de religion. Il y a eu un temps incommensurable avant que deux neurones se figent, se connectent et que l'oeil vide du géant regarde enfin l'arbitre, qui comptait les secondes après ce chaos clinique. J'aimerais pouvoir dire que le boxeur s'est relevé comme dans un énième Rocky, même après qu'on lui aie envoyé ces enchainements explosifs à la gueule, mais ce serait mentir. Ce qu'il s'est passé c'est que tout le monde est monté sur le ring, s'est groupé autour de lui en silence et qu'il a été porté hors de l'arène, les pieds raclant le sol, complètement groggy, comme ceux des macchabées qu'on emporte dans les films.

C'était il y a quinze ans maintenant. L'ordre mondial comme on dit, a plus ou moins changé. Le boxeur est remonté sur le ring et l'Occident a fait la guerre ici et là, surtout foutu la zizanie et tuer des innocents et dévaliser le sol des pays sous le couvert de l'habituelle mais nouvelle chasse aux sorcières. La peur qu'on a ressenti alors s'est depuis banalisée. Les attentats sont devenus annuels chez nous, hebdomadaires au moins au Proche Orient pour d'autres raisons. Nous vivons à notre table avec la peur de l'étranger, image de l'éternel juif errant apportant son lot de calamités, le dédain envers les morts quotidiens et un dégoût prononcé pour l'image sans cesse détournée, sans cesse proclamée vérité dans notre société. On se doit de vivre dans des temps incertains, ici ou à l'autre bout du monde, sur un fil fragile et tranchant, nous qui ne demandons rien, si ce n'est de voir grandir des enfants dans de meilleures conditions que les nôtres. On nous mentait avec des images dans des camions déjà à l'époque. Je n'ose pas dire et raconter ce qu'on fait aujourd'hui, et encore, de ce que j'en sais seulement ! Je pensais déjà tout connaître à dix piges, mais je savais alors le plus simple des secrets de la vie. Je crois que je peux enfin vous le révéler si vous ne l'avez pas encore compris mais... trempez vos biscuits les gens. Vos querelles et vos haines ne sont rien face à cette

recette, il y a quinze ans, elle mettait tout le monde d'accord dans mon école. Trempez vos biscuits, vous verrez comme la vie a meilleur goût.